Document généré le 17 mai 2020 06:01

Liberté

Métamorphose du malheur

Boris Cyrulnik, *Les vilains petits canards*, Paris, Odile Jacob, 2001, 279 p.

Luis Carlos Fernandez

Michel Beaulieu
Volume 43, numéro 3 (253), septembre 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32771ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Fernandez, L. C. (2001). Compte rendu de [Métamorphose du malheur / Boris Cyrulnik, *Les vilains petits canards*, Paris, Odile Jacob, 2001, 279 p.] *Liberté*, *43* (3), 171–177.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Essai

Métamorphoses du malheur

Luis Carlos Fernández

Boris Cyrulnik, ***Les vilains petits canards,*** Paris, Odile Jacob, 2001, 279 p.

> *Si je pensais pouvoir t'aider en te plongeant dans le sommeil pour retarder le moment où tu devras repenser à tout ce que tu as vécu cette nuit, crois bien que je le ferais, dit Dumbledore avec douceur. Mais je sais que ce ne serait pas une bonne chose. Endormir la douleur pendant quelque temps ne la rendra que plus intense lorsque tu la sentiras à nouveau. Tu as fait preuve d'une bravoure qui dépasse tout ce que j'aurais pu attendre de toi et je te demande de montrer encore une fois ton courage. Je voudrais que tu nous racontes ce qui s'est passé.*
>
> J. K. Rowling,
> *Harry Potter et la coupe de feu*

Le savant rescapé revient sur les lieux du « fracas » afin de poursuivre l'analyse approfondie du processus de résilience que tout événement traumatique est susceptible de

déclencher. Retour didactique s'entend, car au plan existentiel, ce ne sont pas des lieux qu'on aurait le loisir de quitter vraiment lorsque la vie vous en a fait franchir le seuil. Fracassé un jour, autothérapeute toujours.

Dans ce nouvel ouvrage[1] sur un phénomène dont l'élucidation pourrait bien bouleverser « nos conceptions mêmes de la psychologie infantile, de nos modes d'enseignement et de recherches, de notre vision de l'existence[2] », Cyrulnik explique plus avant pourquoi et comment, contre toute attente, de frêles volatiles sérieusement éprouvés deviennent malgré tout des cygnes majestueux. Les exemples abondent, notamment dans le champ culturel, ce qui ne saurait surprendre, puisque le malheur contraint à la création. Laquelle ne prend pas toujours la forme de l'œuvre d'art, bien sûr ; mais, sculpteur de soi par la force des choses, le résilient *doit*, dans tous les cas, travailler le matériau brut de sa détresse pour en faire quelque chose de socialement recevable.

L'auteur illustre cela d'histoires cliniques. Il évoque également des cas célèbres (Maria Callas, Barbara, Brassens...) et en cite de nombreux parmi les littérateurs, dont « la liste, dit-il, serait longue s'il fallait la compléter ». Interminable, en effet[3]. Quand on sait que dans les familles d'écrivains,

---

[1] J'ai commenté le précédent – *Un merveilleux malheur* – dans *Liberté*, n° 244, août 1999, p. 173-179.

[2] écrit Michel Lemay, l'un des auteurs québécois dont les travaux nourrissent la réflexion transdisciplinaire de Cyrulnik. Solidement étayée (plus de 300 références et une centaine d'indications bibliographiques), celle-ci exploite aussi bien la donnée biographique que l'histoire des collectivités.

[3] Et pour cause, le récit étant la stratégie réparatrice par excellence. La plus « touchante » aussi, évidemment. Témoin la saga de *Harry Potter*, dont la phénoménale popularité (traductions en *quarante-deux* langues et au-delà de cent millions d'exemplaires vendus à ce jour) tient sans aucun doute à ceci qu'elle est un superbe conte de la résilience.

l'on trouve « trois fois plus de troubles mentaux que dans la population du tout-venant », on ne peut que se demander si un monde hautement équilibré, paisible, exquisément humain, ne serait pas aussi un monde culturellement pauvre. Mais ne craignons rien : pour l'heure, le monde que notre charmante espèce[4] s'ingénie à fabriquer est à des années-lumière de cette navrante utopie :

> Les plus grands agresseurs d'enfants, aujourd'hui sur la planète, sont les États quand ils font la guerre ou provoquent des effondrements économiques ou sociaux. Les agressions familiales physiques, morales ou sexuelles viennent ensuite, bien avant les agressions dues à la malchance.

L'éthopsychiatre pense à juste titre que la démesure du massacre fait obstacle à la représentation de notre moderne barbarie. L'ordre de grandeur sidère notre entendement ; nous avons du mal à concevoir qu'en Inde, par exemple, il y ait « trente millions d'orphelins (...), dont douze millions en situation d'extrême misère, cinq millions d'enfants handicapés et douze millions sans abri ». Et ceci à l'époque des grandes percées de la psychologie du développement[5] et des savoirs afférents, ce qui amène l'auteur à énoncer ce paradoxe insupportable : « On connaît la cause, on connaît le remède et tout s'aggrave ». Ainsi, alors que l'importance

---

[4] À ceux qui ont *besoin* de croire dur comme fer à l'intrinsèque bonté de l'Homme et au pouvoir civilisateur de la culture, je ne saurais trop vivement déconseiller la lecture du magnifique essai de Wolfgang Sofsky, *Traité de la violence* (Paris, Gallimard, 1998).

[5] effectuées en un laps de temps relativement court, à partir et autour des notions d'*attachement* et de *carence affective,* dont l'introduction dans les années 40 ne manqua pas de susciter des résistances. Incarnant la position féministe du moment, l'éminente Margaret Mead ne soutenait-elle pas, en 1948, que « les enfants n'avaient pas besoin d'affection pour se développer et que les descriptions cliniques de René Spitz et John Bowlby correspondaient en fait au désir des hommes d'empêcher les femmes de travailler » ?

de l'affectivité et des relations parentales précoces n'est plus à démontrer, « les nourrissons n'ont jamais été si seuls » ni – à l'instar de leurs mères – si déprimés. Et quoique l'usage généralisé des garderies se soit révélé globalement positif, le rythme frénétique de la vie urbaine, la précarisation du travail (avec le constant effort d'adaptation qu'elle impose), le sentiment d'insécurité et l'instabilité des liens qui en découlent, entraînent la multiplication de garderies « anomiques » où les enfants

> apprennent à craindre la perte et s'en défendent en développant un type d'attachement froid et distant qui les met en chemin vers une affectivité légère. Cet art d'aimer peu les protège de la souffrance d'aimer beaucoup. Mais la vie se vide de sa saveur, comme une amputation qui, elle aussi, préserve du mal.

Mais revenons aux grandes questions qui font si bien courir notre infatigable enquêteur.

De quoi la résilience est-elle la preuve irréfutable ? De ce que nous ne sommes pas programmés. Entre la fable totalitaire du tout-génétique et la douce rêverie de la table rase, il y a le réel de notre souplesse biopsychique et l'éventail des possibles qu'elle ouvre. Si tout n'est certes jamais à la portée de chacun, beaucoup peut l'être, pourvu que le sort le veuille – le sort, dont la main est l'entourage qui sait offrir ce qu'il faut quand il le faut.

La résilience se manifeste déjà au premier étage de notre biologie ; croire donc que « si c'est inné, il n'y a rien à faire » (alors que tous les espoirs seraient permis « si le

trouble est d'origine culturelle »), c'est prêter foi à un pur cliché. Les exemples que donne Cyrulnik montrent bien qu'« une altération métabolique est souvent plus facile à corriger qu'un préjugé ». Comme celui qui consiste à penser le tempérament – dont on peut observer les différents types dès la naissance – en termes de stricte hérédité, en ignorant que la vie prénatale n'est pas « la préhistoire, mais le premier chapitre » de l'histoire individuelle. Coloration initiale de la personnalité à venir, le tempérament est déjà une *imprégnation,* un proto-apprentissage issu des interactions du fœtus avec l'écologie maternelle et ouvert à l'influence subséquente du couple parental[6].

Comment devient-on résilient ? Il y a tout d'abord l'événement brutal, puis son inévitable reviviscence où il se charge des significations particulières que lui attribue le sujet, et qui lui conféreront sa portée traumatique. S'il est trop rude, ce coup en deux temps peut endiguer le développement, mais celui-ci reprendra son cours pour peu que l'entourage « tutorise » suffisamment le traumatisé, lui permettant ainsi de mobiliser et d'accroître les ressources qu'il aura déjà acquises – dont témoignent le caractère, l'affectivité, le style relationnel. La « causalité linéaire » rend compte des effets à court terme du choc (connus sous le nom de syndrome de stress post-traumatique), mais pour saisir l'installation progressive de la résilience, il faut observer le long cours – embrasser le cycle vital – et imaginer une sorte de spirale interactionnelle où, à chaque tour,

[6] En évitant le jargon technique au profit du langage ordinaire imagé (« bulle sensorielle historisée », « échafaudage », « tuteur de développement », « tricot »), ce vulgarisateur inspiré rend tangibles les mécanismes et les étapes de l'incessante construction de soi.

de nouveaux facteurs peuvent venir modifier le tableau précédent.

On aura compris que survivre à l'invivable et arriver en outre à s'épanouir n'est pas une mince affaire. Faisable ne veut pas dire aisé. À eux seuls, le temps et la nature ne guérissent de rien ; notre capacité à faire avec la cruauté du sort (et d'autrui) a drôlement besoin d'être soutenue[7]. Ne paraissent surhumains que les exploits en la matière dont on ignore ce qui les a rendus possibles, qui reviennent à ceci : la présence de grandes personnes bienveillantes, sensibles à la petite personne de l'enfant et capables d'en comprendre les besoins :

> Quand la mère s'adresse à un bébé de trois mois comme on parle à un adulte[8], c'est (...) parce qu'à cause de sa propre histoire, elle souhaite ne pas le rabaisser en le considérant comme un petit. Ceci est un contresens, puisqu'il faut s'adapter au niveau de développement de l'enfant pour le tirer vers le haut, l'élever.

Rien de bien sorcier en principe, mais qui, pourtant – les chiffres rapportés plus haut en sont l'accablante preuve –, fait trop souvent défaut.

ooo

[7] « Faire naître un enfant n'est pas suffisant, il faut aussi le mettre au monde », lit-on p. 50 et 56. Amusant « écho » d'une mienne pensée d'il y a vingt ans : *Peu viennent au monde parmi ceux qui naissent...*

[8] Notons incidemment que cette loufoquerie était la marque de commerce de la si charismatique Françoise Dolto. Inutile de dire que ses nombreux imitateurs y voient un trait de génie.

L'œuvre de Boris Cyrulnik est, en grande partie, un traité d'éthopsychologie infantile assez unique. Bien que de ce nouveau et substantiel chapitre tout soit à retenir, je soulignerais deux points en particulier.

Le rôle déterminant des représentations mentales, induites par l'histoire individuelle et génératrices de sens. C'est forcément d'après son histoire qu'un parent perçoit son enfant d'une certaine façon. Et c'est en fonction de cette manière d'être perçu que l'enfant va construire son identité. (L'image est un redoutable artisan.)

Les judicieuses mises en garde de l'auteur contre toute idéalisation de la résilience. Celle-ci est, naturellement, un précieux atout, un art auquel on peut du reste s'initier fort tard, mais elle n'est aucunement un gage d'invulnérabilité. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir – à moins que ce ne soit plutôt l'inverse –, mais aussi risque d'effondrement[9]. Éblouis par la métamorphose du malheur, nous n'en voyons pas la singularité. Le papillon ne garde pas trace de la chenille qu'il fut. Mais le cygne dont on parle porte à jamais en lui un canard malmené.

[9] Voir le cas de Stephan, p. 225 et ss.